

demment, c'est le faubourg d'une grande ville.

Nous savons qu'une des caractéristiques d'Aix-la-Chapelle consiste en un grand boulevard extérieur planté d'arbres. Or, à huit heures du soir, nous débouchons sur un boulevard qui nous paraît bien être celui-là.

Notre plan annoté nous dit que nous devons tourner à droite, dans une rue présentant cette particularité qu'en raison de l'inégalité du terrain, l'un des trottoirs est surélevé de quatre marches. Le boulevard nous conduit à cette rue. Nous nous y engageons et la suivons. Un poteau indicateur se présente à nous. "Vers Tivoli", pouvons-nous y lire. Nous sommes dans la bonne voie. Donc, nous repartons, plus sûrs de nous, le long de cette rue, qui devient bientôt route suburbaine.

En somme, nous avons pénétré sur le territoire d'Aix, mais pour le quitter au bout d'un quart d'heure.

Revenus en pleine campagne, nous nous dirigeons à la carte et à la boussole.

Il continue de faire un petit froid sec de saison. Nous voilà loin des quinze et vingt degrés dont nous avons si cruellement souffert, Cartwright et moi, lors de notre terrible randonnée.

En évitant le plus possible les routes, en sautant les petites rivières pour n'avoir pas à nous présenter au passage des ponts, en nous jetant à plat ventre dès la moindre alerte, nous avons à deux heures du matin, parcouru 12 ou 14 kilomètres. Deux autres kilomètres, tout au plus nous séparent encore de la frontière.

Nous entrons alors dans un bois. Les feuilles sèches dont le sol est garni font sous nos semelles un crissement continu qui doit s'entendre d'assez loin. Nous craignons qu'il ne nous trahisse.

Pour découvrir un chemin où nos pas soient plus assourdis, nous projetons par terre un rayon de notre lampe. Au même instant retentit un coup de sifflet. Il nous semble partir d'une cabane qu'on distingue sur une éminence dominant les taillis.

Nul doute que notre lumière ait été vue de loin. Si cette cabane est un poste de soldats veillant sur le passage de la frontière, on va se mettre à notre poursuite, et qui sait, peut-être nous rattraper, nous ramener à Magdebourg. Non ! cela ne sera pas ! Tournant à gauche,

sans quitter le couvert, nous prenons notre course.

Au bout de quelques minutes, nous débouchons sur une route transversale qui, nous le comprenons, va nous ramener dans la direction d'Aix. Mais nous n'avons pas le choix. Il nous faut sortir de cette zone dangereuse où les patrouilles et les sentinelles ne doivent pas manquer.

En proie à une appréhension nerveuse qu'explique l'importance de la partie que nous jouons, nous éprouvons la sensation qu'un ennemi nous guette, là, dans l'ombre, prêt à en surgir pour bondir sur nous.

A un moment donné, un bruit de pas se fait entendre en arrière, un autre en avant. Des deux côtés de la route, maintenant, c'est la plaine. Tournant de nouveau sur notre gauche nous nous lançons à travers champs. Parfois il s'y creuse des fossés, des obstacles s'y dressent, dont l'obscurité fait pour nous autant de pièges. Nous nous écorchons, moi les mains, Garros la figure, en escaladant des haies de ronces artificielles.

Les bruits inquiétants continuent. Des lueurs suspectes, vite éteintes, s'allument de temps en temps au loin.

... Nous étions condamnés à remettre à la nuit suivante notre tentative de passer la frontière. Retourner à Aix-la-Chapelle restait, en attendant, le seul parti que nous eussions à prendre.

Nous ne devons plus, d'ailleurs, en être loin, car, marchant depuis trois heures, nous avions dû très largement couvrir, en sens inverse, nos treize ou quatorze kilomètres de l'aller.

Continuant droit devant nous, nous arrivons devant une ligne en remblai sous laquelle passe le chemin que nous suivons. L'endroit est gardé par une sentinelle. Comme toutes ou presque toutes ses pareilles, elle est munie d'une lampe électrique, dont elle nous darde le rayon en pleine figure en nous disant :

— Avez-vous des papiers ?

Sans que nous nous soyons donné le mot, la même idée nous vient, à Garros et à moi. Nous nous mettons à prendre la voix et l'allure d'hommes ivres. Et je réponds au soldat :

— Mon vieux, écoute bien ce que je te dis... C'est pas parce qu'on demeure à Aix qu'on doit être arrêtés... On a touché sa paye à notre